

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XII

Il se pencha vers elle, et lui dit à voix basse :

— Hélène, vous êtes beaucoup changée. Il y a dans vos manières à mon égard un changement marqué. Prenez garde ! Je ne suis pas homme à me laisser jouer ; je ne suis pas...

— M. le duc de Flamanville, annonça à ce moment un domestique.

Les yeux d'Hélène se fermèrent un instant, et elle sentit un frisson lui courir jusqu'au bout des doigts ; mais elle se remit instantanément. Elle comprit que la coïncidence de la phrase, commencée par Rivolat et non achevée, et l'entrée du duc était remarquable, elle résolut d'en profiter.

Elle reçut le duc d'une façon très-gracieuse. Il était venu faire ce qu'il appelait une visite sans cérémonie, mais la vérité est qu'il voulait savoir comment allaient les affaires, à la Tour-Blanche, dont il se croyait déjà propriétaire. Il avait été jusqu'à former un plan d'éducation pour Béatrice, et il s'était proposé d'en entretenir Hélène ce jour même.

Béatrice chercha à se retirer, en voyant entrer le duc ; mais celui-ci l'arrêta, et madame Rivolat prit, à ce sujet, ses plus grands airs de dignité.

Après que le duc eut salué Béatrice et Hélène, celle-ci lui présenta madame Rivolat et son fils. Le duc sourit gracieusement.

— Voilà un plaisir auquel je ne m'attendais pas, Rivolat, dit-il, en s'adressant au jeune homme. Je ne vous avais pas vu depuis que nous avons été au collège ensemble. Depuis cette époque, je n'ai pas eu de vos nouvelles. Où êtes-vous donc allé vous cacher ?

— Vous étiez en voyage lorsque je quittai le collège, répliqua Ernest, et juste quand vous reveniez en France, je partais pour aller faire un tour en Europe.

— C'est très-possible, répondit le duc. Dans tous les cas, je suis enchanté de vous voir. Restez-vous longtemps ici ?

— Cela dépend des circonstances, répondit Rivolat, en jetant de côté un regard sur Hélène.

— Il faudra que, avant que vous partiez, vous me donniez une partie de votre temps, continua le duc. Nous ferons de bonnes excursions ensemble, nous irons à la chasse, et, en vérité, je serai content de vous avoir quelques jours.

Rivolat répondit qu'il ne serait pas moins enchanté que le duc, et il se montra, en effet, très-satisfait.

Le duc et lui passèrent une partie de la journée ensemble. Le duc lui exprima son plaisir d'apprendre qu'il était parent, quoique éloigné, des Romilly, et cela, peut-être, le décida à se montrer plus prévenant. Il lui fit promettre de venir dîner avec lui le lendemain, et de rester deux ou trois jours à son château.

Hélène fut heureuse de cet arrangement. Elle se tint hors de la rencontre de Rivolat, et quand il fut parti, elle évita, autant que possible, la société de sa mère.

Elle attendait, d'une heure à l'autre, la visite de Vargat. Elle avait le désir de savoir ce qui s'était passé entre lui et Rivolat, et elle voulait qu'il lui indiquât un moyen

prompt de sortir de la position dans laquelle elle s'était placée.

Elle resta donc dans sa chambre ; mais ce fut en vain, car Vargat ne se montra pas.

Madame Rivolat, ainsi laissée à elle-même par Hélène, se dévoua à Béatrice et, n'aimant pas la solitude de la maison, elle sortit avec la jeune héritière, pour faire une promenade dans les jardins. Quoiqu'elle n'eût guère de goût pour sa compagnie, Béatrice n'était pas fâchée d'échapper à l'ennui d'une leçon de musique. Ces promenades se renouvelèrent fréquemment, et, le troisième jour, quand madame Rivolat proposa à Béatrice de sortir, celle-ci accepta en promettant de la conduire dans des endroits où il y avait des fleurs à profusion.

Elles traversèrent ensemble le parc et gagnèrent le bois, où elles s'engagèrent au hasard dans divers sentiers successivement.

Soudain, dans un lieu retiré et dont l'aspect était sauvage, elles rencontrèrent une hutte misérable. Elles se disposaient à passer outre, quand leur attention fut attirée par des sons qui ressemblaient à des gémissements.

— Seigneur Dieu ! fit observer madame Rivolat, quel singulier bruit !

— Silence ! murmura Béatrice : c'est la chaumière de la vieille folle Rachel. Allons-nous en vite d'ici. Les domestiques ne me permettent jamais d'approcher de là, ni d'écouter, ni de voir Rachel.

— C'est singulier ! Pourquoi cela ? Est-elle donc si... si effrayante ? demanda madame Rivolat.

— Je sais, répondit Béatrice, que c'est une femme violente, colère. Elle est toujours grossière à mon égard, et, chaque fois qu'elle me voit, elle m'insulte et me menace. Je ne sais pas pourquoi ; mais, malgré tout, je la plains parce qu'elle est pauvre, malheureuse. Je lui ferais du bien si je le pouvais, mais, comme je vous l'ai dit, elle me hait, et les domestiques disent qu'elle me tuerait si elle osait.

— Ils mentent ! cria une voix stridente de l'autre côté de la porte de la chaumière.

Madame Rivolat poussa une exclamation, et Béatrice, devenant pâle comme la mort, s'accrocha à sa robe.

Toutes les deux tournèrent les yeux vers la porte de la hutte. Elle venait de s'ouvrir, et, debout sur le seuil se tenait une femme grande, misérablement vêtue. Sa figure était d'une blancheur jaunâtre : on eût dit qu'elle avait été taillée dans de l'ivoire et décolorée par le temps. Elle avait le visage traversé de lignes profondes, qui indiquaient non-seulement qu'elle avait éprouvé de grandes souffrances morales, mais qu'elle était animée d'un esprit de fierté et de malice, qui pouvait la rendre dangereuse.

Elle était encore jeune. — Elle ne paraissait pas avoir plus de trente ans ; et son oeil brillait d'un éclat qui trahissait les passions violentes dont elle était agitée. Ses cheveux pendaient en désordre sur ses épaules ; ils étaient mêlés de nombreux fils d'argent, résultat probable du dérangement de son cerveau et qui, peut-être, lui donnait l'air plus vieux qu'elle ne l'était réellement.

Il y avait une expression de méchanceté sauvage dans ses yeux, tandis qu'elle regardait alternativement madame Rivolat et Béatrice, mais, presque instantanément, toute son attention se fixa sur cette dernière.

— Ils mentent, répéta-t-elle d'une voix rauque. Je ne voulais pas vous tuer. Quant à ce que je ferai, à présent, cela dépendra du diable qui me force à obéir à ses ordres.

— Rentrez chez vous ma pauvre femme ; nous n'avons rien à vous donner. Venez, Béatrice, mon enfant, dit madame Rivolat, en

prenant Béatrice par le bras pour l'amener.

Mais la femme se plaça devant elles pour les arrêter.

— Restez, dit-elle entre ses dents, restez jusqu'à ce que je vous chasse de ma demeure désolée. Elle indiqua sa chaumière. La mort est dedans, dit-elle, tandis que l'écumée blanchissait ses lèvres, et il y aura la mort dehors. Si vous me poussez au désespoir en essayant de vous jouer de moi.

— Je suis sans ma bourse, absolument sans ma bourse ! murmura madame Rivolat ; mais je vous donnerai vingt sous, et je... je vous enverrai de quoi manger, si vous voulez nous indiquer le chemin le plus proche pour regagner le parc.

— Taisez-vous, et restez où vous êtes ! s'écria la femme. Je n'ai pas de motif de vous faire du mal, à moins que vous ne rendiez folle, en faisant du bruit quand je vous ordonne d'être tranquille. Je vous répète que la mort est là. Vous marcheriez sur le bout des pieds, si vous étiez près de la chambre de mort d'un riche, pourquoi n'auriez-vous pas les mêmes précautions quand vous êtes près du lit de mort du pauvre ? Asseyez-vous là sur l'herbe et ne bougez pas avant que je vous l'ordonne, ou je vous étrangle. Asseyez-vous !

Elle fit un geste de violence, et madame Rivolat, véritablement effrayée, s'affaissa à l'endroit où elle se trouvait, en murmurant :

— C'est une véritable furie. Ma vie n'est pas en sûreté. Comme cette herbe est humide ! Je vais m'enrhumer, bien sûr. Je... je proteste contre...

— Ne bougez pas, ne soulevez pas mot, avant que je revienne, s'écria la femme en approchant sa figure tout près de celle de madame Rivolat. Si vous essayez de partir ou si vous faites du bruit, j'aurai votre vie. Je n'ai rien à craindre ou rien à espérer, à présent.

En achevant ces mots, elle prit Béatrice par le poignet et l'entraîna dans la hutte. Elle poussa violemment la porte derrière elle, et se penchant sur le plancher, dans un coin de l'habitation, elle attira à elle une espèce de vieux matelas.

Sur ce matelas était le corps mort d'une jeune fille. Elle paraissait être du même âge que Béatrice. Son visage, qui avait une expression enfantine, était aussi blanc que l'albâtre, et ses longs cheveux, arrangés avec soin, le long de ses joues, étaient dorés comme ceux de Béatrice.

Elle était dans ses vêtements de tous les jours ; ils étaient pauvres, mais propres, et tout en elle indiquait les soins et l'amour d'une mère.

La femme surveilla l'expression terrifiée avec laquelle Béatrice regarda la pauvre morte, qui paraissait être aussi jeune qu'elle et qui avait avec elle, la même ressemblance.

— Agenouillez-vous et priez pour la morte, dit la femme sévèrement.

Béatrice éclata en sanglots.

La femme frappa du pied.

— Agenouillez-vous et priez pour votre sœur ! cria-t-elle entre ses dents.

En jetant un cri de frayeur et de bonheur, Béatrice s'agenouilla et leva les mains, dans l'attitude de la prière.

— Priez, s'écria la femme, priez pour qu'elle soit plus heureuse dans le ciel qu'elle ne l'a été sur la terre. Elle était née pour la richesse, les plaisirs, les grandeurs, et tout le luxe que vous avez connu : elle a partagé ma pauvreté et ma misère ; elle a vécu de croûtes de pain ; elle a couché sur ce misérable lit, tandis que vous étiez chaudement sous du duvet. Elle a mené une vie sans joie et toute de désolation, tandis que vous étiez gâtée, caressée et chérie, au point que vous ignoriez